

“ nique, un endroit idéal, pour l'établissement des termini, des chemins de fer. . . .

JEAN.—Blague moi, tant que tu voudras. Je vais t'ouvrir les yeux tout à l'heure. Tu tiens toujours à tes côtes pour les aristos.

BAPTISTE.—Enfin, j'ai eu tort puisque mon argent est placé à fonds perdu. Mais prouve donc que tu as eu raison, toi.

JEAN.—Bien. Ecoute, mon vieux : Québec, il y a trois ans, en s'annexant Limoilou, a triplé l'étendue de son territoire. D'hui à longtemp il n'y aura pas de question d'annexion. Les élections de février 1910 ont changé complètement les allures de la ville-tortue.

BAPTISTE.—Une tortue ça bouge un peu, pas vite si tu veux, mais enfin, ça bouge.

JEAN.—Depuis quand es-tu de retour ?

BAPTISTE.—J'arrive à l'instant par l'Intercolonial, deux heures en retard. Je suis venu voir quelqu'un, au parlement. Comme il ne sera pas à son bureau avant midi, il me reste une heure et demie à attendre.

JEAN.—Bon. Tu as du temps. Nous allons grimper sur la tour du parlement, et je vais te prouver qui de nous deux avait raison, toi pour tes buttes et moi pour ma plaine. Viens.

BAPTISTE.—Ça me connaît. J'ai hissé 50 fois le drapeau sur cette tour pour mon oncle le policeman. *(Ils entrent au parlement, montent au troisième étage, et s'assoient sur un banc au pied de l'escalier spiral.)*

JEAN.—Reposons-nous un peu avant d'entreprendre cet escalier. De plus, ça me permettra de te mettre au courant de ce qui s'est passé depuis ton départ en août 1909, je crois ?

BAPTISTE.—Je suis parti le 8 octobre de Québec, le lendemain de mes achats de lots à bâtir sur la butte.

JEAN.—Le maire actuel de Québec a révolutionné la ville, c'est le cas de le dire. Aux élections municipales de février 1910, par un programme des plus progressistes, d'ailleurs tu vas en juger puisque je vais t'en donner les grandes lignes, il a tout balayé.

Au lendemain des élections, tout le monde, comme c'est la coutume, était sceptique, l'on se disait: tout ça ce sont des promesses d'élections, et patati et patata ; mais non, le changement a été radical. Par exemple, n'as-tu pas remarqué que nos rues sont propres et moins encombrées par les poteaux de télégraphe.

BAPTISTE.—Si, si, je l'ai remarqué ! C'est la première chose qui m'a frappé. Quand je pense aux rues de 1909 qui étaient recouvertes d'une boue de trois pouces d'épaisseur mélangée de crottin de cheval. Des rues ni faites ni à refaire, la moindre averse vous gratifiait de flaques d'eau stagnantes, pas de niveau pour l'écoulement. Fallait compter sur le soleil pour l'évaporation. Ensuite, la poussière, la hideuse poussière que le moindre tourbillon de vent vous faisait respirer, aveuglé par le crottin de cheval, quelle saleté ! Quand j'y pense. Et dire que les pompiers passaient leur temps à jouer aux anneaux et aux dames au lieu d'arroser et de nettoyer les rues !

JEAN.—Il ne faut pas trop les blâmer, ces pauvres diables de pompiers. Ils étaient si maigrement payés dans ce temps-là. Aujourd'hui, tout est changé. La nuit, les rues sont arrosées, noyées par l'eau et chaque matin on trouve une ville fraîche et propre. Il y a des escouades de balayeurs un peu partout. Certaines rues sont enduites d'huile et nous ne trouvons plus, après de fortes averses ces amas de sable et de pierre concassée au pied de chaque côte.

Une autre amélioration. C'est l'établissement d'un trottoir roulant pour les lourds camions de charbon, de pierre, de matériaux, etc. Tu verras cela. Ce trottoir roulant se trouve de la rue St-Thomas, à la Basse-Ville, à la rue Hamel à la Haute-Ville.

BAPTISTE.—Mais qui a payé pour l'établissement de ce trottoir, et qui paie pour son fonctionnement et son entretien ?